

Frencher ou mourir

Annick Lefebvre

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68865ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, A. (2013). *Frencher ou mourir*. *Jeu*, (146), 88–90.

Dossier

Jusqu'où
te mènera
ta langue ?



POURQUOI J'ÉCRIS ICI ET MAINTENANT ?
Si j'écris à Montréal, dans une ville où c'est pas dangereux d'écrire, c'est pour mettre les gens qui me liront en danger. Et surtout pour me mettre moi-même en danger. Me confronter à ce contexte de confort malaisant dans lequel je crée... et espérer en faire surgir des mots très collés sur l'ici-maintenant, mais ouverts sur l'ailleurs révolté. Des mots capables de nous extraire de notre torpeur d'agir concrètement.

ANNICK
LEFEBVRE

FRENCHER OU MOURIR

Pas le choix de se *frencher* sans relâche comme des adolescents aux prises avec un trop-plein de salive. Un vieux rêve d'amour romantique à l'eau de rose coincé dans nos bobettes pleines de désir. Pas le choix d'échanger des fluides, les culottes baissées derrière les buissons de nos premiers émois, enlacés et euphoriques en éteignant la télé après une glorieuse victoire des Canadiens, saouls morts dans un bar de quartier en cuvant nos récents échecs financiers, gonflés à bloc en brandissant nos pancartes sur les lignes de piquetage ou désabusés et amers devant la « non-file-d'attente » qui nous conduira directement aux urnes le 2 mai prochain.

Pas le choix de se contaminer de nos restants d'hiver et que la gorge nous brûle du feu qui nous anime pour les semaines à venir. Pas le choix d'exercer notre langue à fusionner passionnément avec l'Autre, qu'elle se libère, s'emporte et se spécialise avant que ce muscle de survie qui ne nous sert qu'à ravalier ne s'atrophie définitivement, nous privant de cette capacité d'expression qui s'étiole actuellement par la bande, dans les recoins glauques et poussiéreux de notre négligence, à force de baisse de courage, de fausse retenue, de pensée molle et de non-maîtrise de notre vocabulaire de base.

On la tourne et la retourne toujours sept fois, notre langue, l'étourdissant d'aplomb avant de lui faire bafouiller trois, quatre phrases hésitantes et confuses, conséquence vertigineuse de cet obscène soupesage de mots qui nous engloutit avant terme. Laisant la révolte qui nous maintient vivante se casser la gueule contre notre palais et mourir décapitée, déchiquetée par des dents qu'on exhibe narcissiquement sur les photos de nos profils Facebook. Au lieu de mordre la main de celui qui nous fait croire qu'il nous nourrit, de lancer un mouvement



Artères parallèles
d'Annick Lefebvre, mis en
scène par Maude Gareau.
Spectacle de la compagnie
Ombres Folles, présenté
au Prospero en 2010.
Sur la photo :
Laetitia Bélanger.
© Catherine Aboumrad.

de revendication massive et que les clichés de nous qui circulent dans les médias sociaux ne montrent plus le sourire naïf de celui qui a utilisé Crest Whitestrips en se scrapant l'émail comme un consommateur naïf, mais celui, tourmenté, de celui qui ose avoir le courage de ses convictions et qui persiste à renverser le pouvoir qui le prive de sa liberté citoyenne et de l'essence de ce qui le constitue.

Cessons de partager notre recette de tartare de saumon et d'immortaliser notre visage refait à la face du monde et *frenchons*-nous avant d'être totalement amnésique de cette frénésie qui peut parfois nous animer. *Frenchons*-nous coûte que coûte, même si notre société n'offre rien de *sexy* en guise d'allumage. Aucun leader charismatique, aucune main tendue, aucun feu d'artifice spontané. Que ceux, ternes et sans grandes effusions de patriotisme, qui jaillissent chaque année pour nous rappeler que nos congés consécutifs de juin et de juillet célèbrent notre appartenance à une terre, une langue, un peuple, une nation.

Embrassons-nous sur la place publique au lieu de marcher la tête entre les deux jambes en fixant le sol et en renversant des piétons. Nous ne sommes que des songes de superhéros, des simulacres de liberté civile, de concrétisation de nos rêves, d'ambition brute. Alors, entre ce que nous sommes et ce que nous croyons être, entre ce que nous pouvons être et ce que l'on pense de nous, essayons tout de même quelque chose. Sorte de dernier recours collectif, de tentative de sauvetage musculaire, de revanche résistante contre la désillusion qui nous submerge autant qu'elle nous écœure.

Jusqu'ou?

Si notre langue se sait perdue, que son discours se meurt, alors qu'on se *frenche* ! Même si ce geste désuet ne provoquera personne. Qu'on le fasse quand même, amoureuxment, avec ce qui nous reste de force de langue et de langage, d'amour-propre et d'amour d'autrui. Qu'on s'y abandonne ardemment, pour signifier que notre langue n'est pas morte. Qu'elle est capable des plus subtiles et sublimes perversions. Qu'on la sache capable d'agilité, de maîtrise, d'excellence. Qu'elle atteigne infailliblement sa cible et qu'on puisse jouir oralement de sa force d'action dans une exultation commune. Digne d'être défendue et partagée publiquement. Avec les mots malmenés qu'il nous reste, le vocabulaire pauvre de celui qui trop longtemps s'est tu. Avec la syntaxe défaillante de celui qui a fréquenté l'école publique et satisfait aux exigences flasques du système d'éducation de son pays. Avec les mots détournés, galvaudés, métissés et désespérément usés qui sont tout autant en perdition que cette carcasse que nous traînons de peine et de misère, montons aux barricades.

Parce qu'entre la tonne de briques, la tonne de plumes, la tonne de vide et la tonne de *bullshit*, c'est la tonne de briques que nous avons choisi de porter. Pensant que ce poids supplémentaire sur nos épaules saurait les renforcer et nous permettre d'acquérir le fanal, complément essentiel qui nous permettrait d'accueillir les politiques qui nous sont imposées autrement qu'en opinant du bonnet, qu'en baissant les yeux et qu'en regardant nos souliers *shiner* comme des enfants trop sages qui ne s'amuseront jamais pour vrai. Mais la tonne de briques qui nous écrase, nous l'avons intériorisée. Elle se transmet génétiquement avec les espoirs déçus et le cynisme de circonstance. Et le fanal éteint, le *no future* et les idées suicidaires nous sont offerts gratuitement avec le diplôme d'études secondaires. Alors nos corps trop lourds et nos esprits sans lumière s'enfoncent sournoisement dans la tonne de vide sociétal qui nous aspire et nous broie.

Mais malgré cette marée de *bullshit* dirigeante qui me happe, je refuse de me jeter dans le fleuve avec mon *pack sac* de briques, mes carences langagières et mes extinctions d'idéaux. Je refuse de me laisser submerger par cette spirale de vide, jusqu'à ce que mes orifices se saturent de larmes et que je crève dans le surplus de celles que mon peuple laisse couler le long du Saint-Laurent. Malgré l'organe hésitant qui me sert d'arme de pointe, je n'abdiquerai jamais devant les batailles à mener. Parce que je sais ma langue capable des contorsions les plus radicales. Capable de se réhabiliter de sa mollesse actuelle, de se raffermir et de réapprendre à parler. Je la sais capable d'extases si vibrantes qu'elle fait rebattre mon cœur comme au premier jour de mon engagement humain, celui qui me permet de sélectionner, à travers ceux qu'il m'est encore donné de maîtriser, les mots simples et directs qui sauraient rallier mes semblables autour de l'idée d'une urgente progression sociale. Mais aussi parce qu'entre la tonne de briques, la tonne de plumes, la tonne de vide et la tonne de *bullshit*, c'est finalement de la tonne de plumes que je me revendique. Celle, artistique, philosophique, sociologique et intellectuelle, qui se déploie, persiste et signe. Ces plumes trop rares et peu souvent légères qui savent redonner espoir et courage d'agir. Nous conviant tous, qui que nous soyons, et peu importe la langue qui nous traîne dans la bouche, à une grande séance de *frenchs* combattifs et rédempteurs. ■

Annick Lefebvre a étudié à l'UQAM. Elle est l'auteure d'*Artères parallèles* (Prospero, 2010) et de *la Messe en 3D* (Festival du Jamais Lu, 2012). On a récemment pu entendre ses mots à Dramaturgies en dialogue et au Festival Fringe. En 2012, elle fonde le Crachoir, compagnie qui produira sa pièce *Ce samedi il pleuvait*, dans une mise en scène de Marc Beaupré, Aux Écuries, en avril 2013.